

Chants Wolof

et

La sagesse de Ncothie Barma

manuscrits inédits publiés par C. BECKER et M. MBODJ

Dakar

CNRS

2000

(première version, Kaolack, 1978)

Dans un recueil manuscrit conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève — le manuscrit 3428 qui représente une collection de littérature orale des diverses parties du monde —, nous avons trouvé trois textes successifs concernant le monde wolof et surtout le Kajoor. Il s’agit des documents intitulés respectivement :

- Chants wolof (f° 130 a - 133 b).
- Gris-Gris (f° 136 a - 139 b), dont le texte n’est pas publié ici, mais qui le sera prochainement. Cette note fournit une nomenclature assez complète des types d’amulettes en usage chez les Wolof vers le milieu du 19^e siècle, et donne en outre des précisions quant à leur confection et à leur mode d’utilisation.
- La sagesse de Ncothie Barma, ou Ncothie Barma, le nain, philosophe et moraliste du Caïor (f° 145 a - 157 b).

Ces trois textes ont été découverts grâce au *Guide des Sources de l’Histoire de l’Afrique au Sud du Sahara*, Bibliothèques, vol. 4, et Index des vol. 3 et 4 (Inter Documentation Company AG, Zug, 1976) qui signalait leur existence et laissait supposer leur intérêt.

Bien que nous n’en soyons pas encore absolument sûrs, il semble que les trois documents ont été fournis par Emmanuel Bertrand Bocandé, commerçant et administrateur français connu surtout pour son activité en Casamance. En effet, le deuxième texte porte la mention indiquant que les renseignements ont été “fournis par Bocandé”. Une étude plus approfondie des manuscrits mêmes et leur comparaison à d’autres écrits de Bocandé pourront peut-être permettre de dire si les textes de la Bibliothèque Sainte-Geneviève sont des originaux ou des copies et s’ils ont été rédigés par leur auteur ou par un copiste. Il nous paraît que les deux textes ici publiés ne soient pas écrits de la même main. Cependant le système de transcription de la langue wolof, employé dans /p.II/ l’un et l’autre, est identique et plaide en faveur d’un auteur unique.

Il faut signaler cependant un fait important, à savoir les ressemblances importantes entre le texte consacré à Kocc Barma et les données publiées par l’abbé Boilat. En effet, les 17 premiers proverbes cités ici sont exactement ceux que donne Boilat dans sa *Grammaire de la langue woloffe* (Paris, Guilmoto, 1858, p. 372-376) comme “Maximes de Kothie Barma” ; la transcription et la traduction sont un peu différentes, et l’ordre de citation ne varie que pour le n° 4 que Boilat place après le n° 9. Parmi les proverbes suivants, cinq se trouvent également cités par Boilat dans sa *Grammaire* : ainsi les n° 51, 52, 54, 55 et 56 (p. 377 et 385).

On remarque également les similitudes frappantes qui existent entre le texte reproduit à la suite des proverbes et le chapitre des *Esquisses sénégalaises* de Boilat, intitulé “Conversations spirituelles des Wolofs” (Paris, Bertrand, 1853, p. 345-357). Se succèdent ainsi chez Boilat les paragraphes consacrés à :

- | | |
|---|-----------|
| • la désolation après un pillage du roi | p.346 |
| • Les 3 bons et les 3 mauvais conseillers | p.347-348 |
| • l’arbre et ses fruits | p.348 |
| • l’ami unique | p.349-351 |
| • les quatre touffes | p.351-353 |

Il semble donc assuré que le texte concernant Kocc Barma s’inspire en grande partie des documents publiés par Boilat, bien que des données originales y apparaissent. Il reste évidemment à savoir dans quelles conditions le manuscrit a été rédigé :

* il est possible que l’auteur — qui serait Bocandé — se soit servi des écrits de Boilat seulement et fasse œuvre originale pour le reste

* il est pensable que l’auteur a pu disposer d’un manuscrit plus complet, et non publié, de Boilat, ce qui expliquerait la présence d’un bon nombre de proverbes ou de renseignements sur Kocc Barma.

* il n'est pas à exclure non plus que Boilat ait pu utiliser lui-même un manuscrit dont il ne serait pas l'auteur et qui serait le présent document.

La dernière hypothèse paraît la moins probable, mais il convient d'effectuer des recherches plus poussées pour préciser le rôle exact de Bocandé dans la rédaction du texte relatif à Kocc Barma, mais aussi des deux autres textes conservés à la Bibliothèque Sainte Geneviève.

La date à laquelle les documents ici publiés ont été rédigés et rassemblés ne saurait donc être précisée, Si l'on retient l'hypothèse d'une utilisation des écrits de Boilat, la date serait postérieure /p. III/ à 1858. Pour éclairer davantage cette question, on peut retenir certains faits de la carrière "sénégalaise", puis "française" de Bocandé. ¹.

Emmanuel Bertrand, dit Bertrand Bocandé (1812-1881), arriva en Casamance en 1837 : il est assez probable qu'il avait exercé auparavant des fonctions commerciales au Sénégal même. Contrairement à ce qu'affirment les auteurs de l'article précité, Bocandé a pu apprendre la langue wolof dès ce premier séjour ². De 1837 à 1848, il résida dans la région casamançaise qu'il eut l'occasion de parcourir et visita les territoires portugais situés plus au sud. Les renseignements recueillis lui fournirent matière pour la publication d'un article important, publié en 1849 à son retour en France et intitulé "*Notes sur la Guinée Portugaise ou Sénégambie méridionale*" ³. A la fin de 1849, Bocandé est à nouveau de retour en Casamance où il demeura jusqu'en 1854 : il revint alors à Paris où il soumit plusieurs rapports aux autorités françaises. Dès 1855, Bocandé se retrouve à Carabane ; il vint s'installer à Paris en 1857, tout en continuant à effectuer de longs séjours au Sénégal et à y mener ses activités commerciales. En 1864-65, il fait achat de terrains à Dakar, alors qu'il se trouve sur place. Dès 1867, il paraît avoir cessé ses opérations de commerce, après avoir vendu tous les biens qu'il possédait au Sénégal.

Entre 1867 et 1878, Bocandé est en France et n'aurait eu que peu de relations avec la Sénégambie. Mais, dès 1878, et jusqu'à sa mort en 1881, il s'intéresse tout particulièrement à l'ethnographie et à l'histoire naturelle de l'Afrique. Ainsi,

"Au moment de l'exposition de 1878, il eut l'idée d'enquêter au Sénégal, en Sénégambie et à la côte de Guinée et (d') en ramener des objets intéressants aussi bien l'histoire de l'art que la science" ⁴.

Bien qu'il ait obtenu une mission du Ministère de l'Instruction Publique en 1878, il ne semble pas que Bocandé soit retourné en Afrique. Il projeta de fonder un muséum africain qui serait "une exposition permanente et internationale de géographie commerciale de l'Afrique" ⁵.

/p. IV/ Les éléments actuellement disponibles ne permettent pas de préciser la date à laquelle les documents suivants ont été recueillis : toutefois, on pourrait supposer qu'ils ont été rassemblés vers la fin de la vie de Bocandé quand celui-ci s'intéressait à l'ethnographie africaine, mais qu'ils ont pu être rédigés séparément lors des divers séjours de l'auteur à Gorée et Dakar. L'examen des papiers d'archives concernant Bocandé, qui sera effectuée avant la publication définitive, permettra peut-être de préciser les conditions dans lesquelles les textes furent écrits (date, lieu, sources exactes).

Nous soulignons dès à présent l'intérêt des documents ici publiés. Ils fournissent en effet des renseignements ethnographiques sur les Wolof, leur art de vivre, leur sagesse, leur religion, certains aspects de leur culture (musique, danse, poésie, proverbes), mais aussi des précisions historiques que

¹ Avant de faire nos propres recherches, nous utilisons ici le seul article intitulé « Emmanuel Bertrand-Bocandé (1812-1881). Un Nantais en Casamance », par E. Bertrand-Bocandé, G. Debien, Y. Saint-Martin, *B.IFAN*, t.XXXI, B, n°1, 1969, p. 279-308.

² art.cit., p. 282.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1849, p. 265-350, et juin 1849, p. 57-93.

⁴ art. cit., p. 297.

⁵ L'intérêt du projet de Bocandé, mais aussi ses limites, seront mises en relief dans l'introduction plus complète qui doit accompagner la publication définitive des trois manuscrits.

la tradition orale a retenues. Ainsi le troisième texte éclaire plusieurs traits de la vie et de l'activité de Kocc Barma Faal¹, personnage illustre du Kajoor, dont la renommée demeure dans tous les pays wolof, et constitue une fixation des traditions au sujet de ce sage wolof vers le milieu du 19e siècle.

Malgré les jugements généraux qui trahissent les préjugés de l'époque au sujet de la supériorité de la civilisation européenne, on remarque que l'auteur des textes tente de comprendre la culture wolof et ose des comparaisons qui mettent celle-ci à égalité avec la culture européenne. C'est pourquoi, on peut lire avec attention ces documents ethnographiques sur le Kajoor et le monde wolof, en notant d'éventuelles inexactitudes et en les considérant comme des témoignages historiques venant d'un observateur curieux et, somme toute, bien disposé.

E P E P E

/p. 1/

Chants Wolofs

Les noires du Sénégal ont tous un goût particulier pour le chant. Les femmes surtout, semblent ne pouvoir vivre sans cette jouissance. C'est le chant qui solennise leurs fêtes, leurs réunions et tous leurs plaisirs. Elles s'accompagnent de bruyants battements de mains qui exécutent une mesure, tantôt rapide, tantôt longue et aisée, mais toujours justes. Cette expression naturelle de la cadence s'unit aux mouvements du corps le plus gracieux, mais très souvent, d'une lascivité sans règle à laquelle cependant, on paraît n'ajouter aucune intention. Ordinairement, pour chanter, on s'assemble en chœur, la plus belle voix entonne une strophe toute entière que le chœur reprend diversement, les uns avec la gâme supérieure, d'autres avec une gâme plus basse, et tous, avec de bruyants claquements de mains et des façons plus ou moins affectées. Toute fois les chants des noires sénégalaises ne sont pas dépourvus de quelque intérêt. Tantôt c'est la généalogie ou seulement les parents les plus proches d'un individu qui en font la matière, quelques fois, c'est la générosité, la valeur et d'autres vertus qui les inspirent, la douleur et la mélancolie, y règnent aussi bien que la légèreté et l'amour ; la cantique épigramme vient aussi parfois y mêler sa chatouillante piqûre.

Je conçois que de prime abord l'européen nouveau arrivé dans nos régions, ne comprenne rien à cette poésie demeurant en état de nature, et qu'en cela tout lui semble confusion et cahot, cependant le goût local finit par insinuer son empire dans les cœurs de plusieurs d'entre eux, car, j'en ai vu un assez bon nombre danser et chanter, nos airs avec toute l'aptitude des noirs les plus formés. D'ailleurs aucun esprit *observateur* et comprenant bien la langue wolof, ne saurait se défendre d'une certaine impression qui appartient essentiellement à la force impérieuse de la musique toujours sensible et éloquente pour l'âme intelligente quand elle est naturelle quelque soit sa condition.

E P E P E

¹ Sur Kocc Barma Faal, on verra les deux numéros de la revue *Demb ak Tey*, Dakar, Centre d'Etudes des civilisations, n° 2 (sans date) qui contient une Bibliographie (p. 60), et n° 3 (sans date).

Ces numéros apportent beaucoup de renseignements originaux par rapport à des publications plus anciennes qui insistent parfois sur le rôle politique de Kocc et évoquent le plus souvent les quatre principaux proverbes ou "vérités" de Kocc (les proverbes 6, 7, 8 et 9 du texte). Les données les plus intéressantes sont fournies par l'abbé Boilat (*Esquisses sénégalaises*, Paris, Bertrand, 1853, p. 345-357), Y. Dyao (R. Rousseau, « Seconde étude sur le Cayor », *B. IFAN*, t. 3-4, 1941-42, p. 101-113) et N. D. Gueye, « Les quatre vérités de Kotj Barma », *Notes africaines*, n° 115, p. 89-95).

Chant d'imploration à Dieu

Yalla ndhet
Dieu très haut

souma doundé de na la dhamou
si moi vivre je toi adorerais

/p. 2/

taggou yalla gnourom gnar i yon
implorer dieu cinq deux les~fois

Badiot riban alla dhet
l'unique l'immense le dieu très-haut

ndégém nit a man def lou co nex
Si l'homme est pouvant faire ce qui à lui plait

guen sounou borum la
mieux notre Seigneur le

Yalla ndhet (refrain)

E P E P E***A Gallo-Pendagal******Jeune homme du Caïor remarquable par sa beauté***

Vav dom ! Gallo-Pendagal
bien enfant ! Gallo-Pendagal

Souy dom ! Gallo-Pendagal
très bien enfant ! Gallo-Pendagal

dek bi ni day
un pays lequel ainsi est grand

ya thi guem a dhek per
toi dans mieux est joli de corps

guen a nex i ré
mieux est charmant de sourire

ab-té i ser borum ni the len dom
enlèves-tu des paysans. la maitresse dit en cela rien enfant

xa dab la fon
si ce n'est courir toi embrasser

may la ngnougnale ac ven i ngnoudha
donner à toi des tours de reins et des seins arrondis

Gallo-Pendagal !
Gallo-Pendagal !

Souy dom Gallo-Pendagal
très bien enfant Gallo-Pendagal

Vav dom Gallo-Pendagal

bien enfant Gallo-Pendagal

Damel a co vo
Damel a lui appelé

May co mboub ac toubey
a donné à lui une tunique et un pantalon

may co gnar i diam
a donné à lui deux les esclaves

mou tekal bouroum ac lougankan am
à lui attacha le turban et le diadème sien

dhola gnev na Pey
un phénix arrivé est à Pey

/p. 3/

mboc voré ac sabourim-Bengua
un parent séparé avec sabourim-Bengua

Gallo gnev na Pey.
Gallo arrivé est à Pey !

E P E P E

A Sandhouka-ngnaye

Jeune homme du Caïor remarquable par sa beauté

Sandhouka-ngnaye rev ngua !
Sandhouka-ngnaye mutin tu es !

So dické sa ma nég ou yay
Si venir tu es ma maison de nourrice

lal a ngue tha
un lit est étant dedans

lal bassang tek gnar i gnore
couvert de nattes recouvert deux les pagnes blanches

ni tha bayax
fais sur t'étendre

So d'ické bou ma sonné yé
si venir tu es pas moi avoir peine éveiller

nelav ou ma
dormir ne pas moi

ma rafet te d'hek i ven
moi belle et jolis les seins

barré i gallé
nombreux les tours de reins

a ! sandhouka-ngnaye reve ngua
ah ! sandhouka-ngnaye mutin tu es

So dedaté ba thab dom

si rechutant tu laisses dans un enfant
 takal vadhaf
 attelle un coursier
 a ! Sandhouka ngnaye rev ngua
 ah ! Sandhouka ngnaye mutin tu es.

E P E P E

A Mandété Sira

Jeune homme bambara renommé par sa beauté

Nob-na Mandété-Sira mbothe
 j'aime Mandété-Sira mon amour

sigui-ndamouraye
 hélas malheureuse moi

Dem na tha voudou fas am mbothe
 aller j'ai dans l'étable du cheval sien mon amour

sigui-ndamouraye
 hélas malheureuse moi

Mou ni nguel bagne ma vouyo
 lui être en silence ne vouloir à moi répondre

/p. 4/

sigui-ndamouraye
 hélas malheureuse moi

Ma dadhalel co gnaxoum fas am mbothie
 moi entasser à lui la paille du cheval sien mon amour

sigui-ndamouraye
 hélas malheureuse moi

Mou ni nguel bagne ma vouyo
 lui être en silence ne vouloir à moi répondre

yangal na fa souma i gallé
 agité j'ai là miens les tours de reins

sigui-ndamouraye
 hélas malheureuse moi

Mou ni nguel bagne ma vouyo
 lui être en silence ne vouloir à moi répondre

Bessang na fa souma dhimbé
 agiter j'ai là mienne chevelure

sigui-ndamouraye
 hélas malheureuse moi

Mou ni nguel bagne ma vouyo
 lui être en silence ne vouloir à moi répondre

sigui-ndamouraye
 hélas malheureuse moi

Sire - yay nan dadhé mbothe
Sira mon chéri soyons d'accords mon amour
sigui-ndamouraye
hélas malheureuse moi

E P E P E

Aux hommes du dholof

par les femmes du pays

Gor ia vaf
hommes les se courber
dhiguen ia xex
femmes les combattre
ndav gathé
pour l'honneur
dholof ngnaye
dholof valeureux
dhok len goudé
lever vous la nuit
nde day takati na
car l'incendie rallumé est !

dholof ngnaye
dholof courageux
dhok len goudé
levez vous la nuit
maleykat dhal na
malygat repassé est

/p. 5/

Goudi nar
la nuit le maure
Bathak serer
le jour le serère
Varxox dhabi na
Varxox en vertige est

E P E P E

A Breguèt roi du Caïor

par les femmes du Caïor

Breguet o ngnaye
 Breguet o monarque
 tam ngua tam ngua
 habitué tu es, habitué tu es
 daxh nar ia
 chasser maures les

Yaxambay ka davon nar ia
 Yaxambay qui avait poursuivi maures les
 def lou ko yaroul
 faire ce que à lui ne convient pas
 tav ou xeth am deb yaram
 le fer de la lance sienne percer le corps
 delloussétti
 revenir de nouveau

Bour Gannar
 le roi de Gannar
 Varrou na vath na
 monté était descendu est
 dhar Gandhol ni xamoul yon va
 passer à Gandhol disant ne savoir route la
 Biram ndhémé
 Biram ndhémé !

E P E P E

Le chant du barde

Damel avait une fille magnifique de beauté. Contre les intentions de son père, elle aima et succomba à l'amour d'un beau jeune homme prince comme elle ; mais qui ne convenait pas au roi. Pour annoncer au monarque cette triste nouvelle, le barde la chantait sur sa lyre en présence du monarque. Aux tristes accents de l'instrument, le roi conçut un triste pressentiment de douleur : sa fille était enceinte. Ainsi chantait le barde africain :

yeuf i yalla you and ac ndogal
 choses les de Dieu lesquelles sont avec destin
 ndave man ou a ko dok
 un enfant pouvoir n'est pas cela briser.



/p.1 /

Ncothie Barma, Le nain, Philosophe et moraliste du Caïor

Ncothie Barma, disent tous les noirs habitans du Caïor, était un nain d'assez bonne mine et d'un esprit tel en fait de pénétration et de profondeur, qu'il n'y en a pas encore eu de pareil, dans le monde.

Il y a environ deux siècles qu'il vivait, suivant les uns, à Palmev village du Caïor, fondé par lui-même, suivant d'autres, à Ndiamatil : le chef actuel de ce village est Lat Ndiaye de la même famille.

Les leçons et les maximes de sagesse de Ncothie se trouvent dans la bouche de tous les noirs de Caïor. Ils les débitent avec une sorte d'orgueil, à ceux des contrées d'alentour, surtout, à l'observateur instruit dont la curiosité avide semble s'enflammer ou se délecter à leur long récit. Ils les redisent à leurs enfants, comme une tradition orale sacrée ou encore, comme une gloire plutôt que par toute autre considération, car ceux-mêmes qui savent le plus imperturbablement ces maximes, sont d'ordinaire, les plus immoraux et les moins réglés.

La morale de Ncothie est profonde et pure sous un certain point de vue. On y trouve des principes clairs et établis, de justice, de prudence, de tempérance et de force. Malheureusement ceux auxquels s'adressait son génie, trop grossiers pour pénétrer plus avant, s'arrêtent généralement à la lettre et en font, souvent, une ruineuse et terrible application. Le Baron Roger, ancien gouverneur du Sénégal, indique cette tendance insoucieuse du peuple wolof dans ses fables sénégalaises ¹(A). Elle est d'ailleurs, le trait caractéristique de toutes les nations barbares.

Si Ncothie avait été le chef suprême de son pays, probablement il aurait été réformateur et avant de mourir, il aurait laissé du moins en ébauche au royaume de Caïor, des institutions civiles et religieuses comme tous les hommes de génie ont fait dans tous les pays. Toute fois, cet homme est une véritable singularité dans le pays où il a vécu, et les hommes instruits aimeront sans doute, à /p. 2/ connaître et à étudier cet auteur africain qui, comme Homère a légué ses leçons à son pays, et ne pouvant mieux faire, les a inculquées dans toutes les mémoires.

Le génie de Ncothie se développe, diversement sous les diverses formes de la sentence, de la maxime, du proverbe et de l'adage, quelque fois même de l'énigme ; voici une succincte collection de textes relatifs à sa sagesse ; ce sont les plus usités et les plus familiers dans la bouche des noirs du Caïor, peut-être sont-ils pour cette raison, les plus importants....

E P E P E

Proverbes

1° Gna dan gnan ndiék dîe jou gnou gna dan mayé ndiék a dieg
ceux qui demandaient le bien anéantis ne pas eux, ceux qui faisaient le bien aux femmes

2° Dégual ndigual àl gnat, bail ndigual al gnat
écoute le conseil de trois, laisse le conseil de trois

3° Guarab gou doul tabal dom, dou amé yon
l'arbre lequel ne pas faire fruit ne pas avoir sentier

4° La nguen taï top len thia, la nguen savar bai len co

¹ Préface à l'occasion de la fable du lapin qui se revêt de la peau d'une gazelle.

ce dont vous fatigués suivre vous ces choses ce dont vous habiles laisser vous cela.

5° Karit ben la, bagne gnat ac gnanent
l'ami un est, ne pas vouloir trois et quatre

6° Bour dou mboc, doù dhiémen
le roi ne pas parent, ne pas autre chose

7° dom dhiit lé dou dom, xaré bou vaf la
l'enfant naturel ne pas enfant, une armée qui cachée c'est

8° Sopal sa diabar té bou co wolou
aime ta femme et ne pas à elle se fier

9° Magat mat na bai thim rewe
un vieillard capable est rester dans un pays

10° Gan sou diké silmaxa la, sou dé gnoubi guéval la
l'hôte si arrive il est aveugle et si il retourne griot il est

11° Dhiguen naka ntacayam day, la dhicom day
la femme comme ses atours sont comme ça son caractère

12° gnar a di def ay thi aldouna : ndhiémé ac mbanik
deux sont faisant le mal dans le monde : la contrariété et l'intolérance

N'dhiémé esprit de contrariété, mbanik esprit d'intolérance, sont personnifiés ici : Remarquant que le caractère de la femme, généralement capricieux en tout lieu, rendait celle-ci fatigante et caustique dans ses divers rapports domestiques, on l'a nommée ndhiémé : la contrariante. D'un autre côté l'homme peu souple d'ordinaire aux minauderies /p. 3/ méchantes, et d'ailleurs, souverain naturel de la famille a reçu le nom de mbanik : l'intolérant, sans doute pour figurer son caractère plus vigoureux et plus mâle.

Ndhiémé et mbanik sont des noms très communs chez les noirs.

13° Gnar a di def diàm thi aldouna : gor ca dhioulit
deux sont faisant la paix dans le monde : l'honneur et la religion

14° Gor, mo di lek souroul moudhiouki
Etre honorable c'est manger ne pas être rassasié se lever

15° dhioulit mo di nan mandivoul, mou bai
Etre religieux c'est boire ne pas être rassasié laisser

16° Nit gou nèk mou ngo jasav néw
l'homme lequel vit lui est résistant la mort

17° Fo ragal yonné fa sa alal, bo démmé gnommé fa
là tu as peur envoie là ta fortune quand tu seras là tu iras courageux là

18° Voutal mouthie fa yalla, bou co vouté fa nit gna,
chercher la justice près de Dieu ne pas elle chercher près homme les

19° Cou dago bour mou saye ngua vouti bémén, dou yalla nga dan dagou
qui suit un roi, lui mourir toi chercher un autre ne pas Dieu tu autrefois cherchais

20° aldiana ac albarka ac aljouran gno di aldouna, gno di laxira ; la co mayé ; dal dhiou toye,
lebboutoye mba yap (xol) mou toye

le paradis et le bonheur et le coran eux sont le monde, l'éternité, ce qui cela donne la plume laquelle est mouillée la cherté ou bien un cœur lequel est tendre

21° Togadi, sougnadi, fotadi, sou co dhiéguen dhicoo, sante faye sante cèm mba dem
ne pas faire la cuisine, faire mauvaise mine, ne pas savoir faire lessive, si de cela la femme fait caractère, aura nom séparation, caprice ou s'en ira

22° Fatoumata, sougnadi, fataxsoye, modi dhico dhiguèn dhiou baxoul thie dhekeur am
le caprice, la minauderie, l'insolence c'est le caractère d'une femme laquelle bonne ne pas sur le mari sien

23° Cou beugua fathie gathié fathie co thia ba la dik a goul, sou xassé dik, fathie veiy na, rous a thia des
qui veut guérir l'honneur, guéris le dans lois que arrive n'est pas, si une fois arrivé guérir passé est honte est en cela reste

24° Tour vou naxadi edi', cou la co voi, na nguagav vouyou
un nom lequel est honteux qui toi par appelle dépêche toi répondre

/p. 4/

mo di guarab'am : légui cou co dégoulvon légui mouco dégue
c'est le remède sien bientôt qui lui entendre n'a pas bientôt entendra

25° Cou don vouti safara, tabli thim néque, guénessi ac ndhiogue, da ngua, véssou tal ba

26° guexe sou thia dessé bothico i gobar, lef a thia digue

27° Lek man na dac, té attanoul tèk

Les sujets dans le royaume du Caïor se divisent en libres et en esclaves ; les premiers commandent et jugent, à eux seuls les dignités de l'état, les derniers n'ont d'autres devoirs que l'obéissance. L'esclave, ou le faible, a le sentiment de la justice, mais non la puissance de le faire.

28° Tat vou di tak a guena,, naxadi dogal toubaye

29° Lax bou gnou gnattélé ce bop, bosia, lothia am mou doyela

30° Gor top oul dhioudou, thi. xol la nek

31° dan mag, danou xathie na thia

32° Baram ou deye dou fèn, fou mou doul dhiélé dara, dou fa dem

33° Cou jav ma indal mpenthie, da ngua thie bolé vandé

34° Ben mpithie naxoul gnar i goné

35° Bhico dom empoul nday am

36° Soré kar, mo tox, dhiijar di doul bouki

37° cou lag évoul guarabi, lagué mbédi

38° diambhat ou mbourvu bo dhis, ma ngua vog vou ba la téjelico mom ni maslen

39° Lou teug dieul, ba ti fa yeup ye

40° Jalanxou dou dindi terre

- 41° Sep dhialègne dou fassalé ac tégue
 42° Ben nak thie ben dethié le man a dé
 43° So dé diarou te mat mou saxar ngua dindi, lé ngua dessé xali nèn
 44° Ben lam dou dhibbe dal
 45° Cou lou goul reye sa ndèy, bo dhissé ndebin deve
 46° yé bou thia, nomma thia, cou co yonni, mou gav thia lol
 47° mbaxané vou don nan iov, bo kénne dou co sol
 48° dhioub ve la tax di bre thi ndadhié, so co vatté gna la xamon fab la
 49° vaxtan matoul, e sougueli, ,dou soo dou ndox
 50° Bount-ou nék, dou te vacké, baré i, ragal iou fanan biti
 51° Cou xepe se mour vagni se ngèr
 52° Cou xepe sa keur baye, sa ndey a yakamti
 53° ke kat dhiéppi, kat rous sathie mo thie yév
 54° Cou réré mpéthie bo oppé fandé
 55° Badola bou bagné nathie, bagne ki mbokam
- 27
 /p. 5/
- 56° keur vaye kou thie ici ac dagan, ya togne borum de don keurkeri bey am keur
 57° Dhiétaye ac dhiacirlé, dhiogadivar ac mas, kou thie eup om, dhiot mo thia moudhié a am dhiabar.

E P E P E

Historique de la Philosophie de Ncothie Barma

Magamoukan, sage du Caïor

Il partit du fond du Caïor, voyageant, comme le jeune Anacharsis, pour étudier les mœurs, les lois et les hommes. Il espérait surtout rencontrer le fameux Ncothie dont la haute célébrité remplissait tout le royaume de damel et bruissait au loin dans les royaumes voisins. Après plusieurs jours de marche, il était enfin arrivé à la partie de cette région, qu'il ne connaissait pas. Il était, sans s'en douter sur les terres de Ndiamatil, dans le village même, et près de la demeure de Ncothie qui en était le gouverneur (*laman*).

Arrivé sur le seuil d'une habitation isolée qui avait quelque air de grandeur, il y rencontra, dans l'intérieur de l'enceinte, un vieillard vénérable, assis à part, et sérieusement occupé de ses livres :

salam aleicum ! le salut soit sur vous ! lui dit-il en l'accostant. *aleicum salam !* que le salut descende de même sur vous étranger !

Quel est votre nom ? poursuit le vieillard - Mon nom se prononce le 11^e jour d'un des mois de l'année, et mon titre, toutes les fois qu'on creuse la terre ! Ncothie, car c'était le vieillard vénérable qui pria à l'arrivée du sage voyageur, réfléchit un instant, puis résumant toutes ses idées : votre nom est facile étranger, dit-il, il ne vaut pas la peine d'en faire un secret ! vous vous appelez magamoukan ; car le gamou se célèbre véritablement le 11 du mois de ce nom, et comme vous le dites, fort bien, le trou que l'on pratique dans la terre porte le nom de votre famille kan ! Déjà émerveillé de tant de présence d'esprit dans un vieillard aux cheveux blancs, au visage cave et fatiguée, le sage poursuivit : je voudrais savoir le chemin qui mène à Baïti ?

Etranger, répondit Ncothie, tenez sans écart, la même voie qui vous a conduits au seuil de ma demeure : vous passerez d'abord près du mouthia, ensuite près du yacar, de là au xol dadhié, enfin vous arriverez au moussanté, de ce point là, la route est unie, droite et sans difficulté !

Le voyageur partit. Le premier objet qui frappa sa vue, hors du village, fut un champ de (repos) c'est ce que le vieillard appelait /p. 6/ le lieu de terme, le lieu de la fin, le lieu du repos tranquille, mouthia.

Plus loin, il rencontra les longues savanes et les lougans fertiles qui font du Caïor le magasin d'abondance des contrées environnantes, pour le mil. C'est ce que le vieillard appelait le lieu de l'espérance, yacar ; c'était là en effet, que le cultivateur inquiet, semait dans les douleurs de la fatigue et récoltait dans les joies de l'abondance. Il parvint ensuite à une fontaine à laquelle tout le pays d'alentour venait puiser de l'eau, c'est ce que le vieillard appelait la réunion des esprits, la réunion des intelligences, le rendez-vous des cœurs : xol-dadhié. En effet, le soir et le matin, la file des jeunes filles qui vont à la fontaine, et sans interruption.

Enfin, Magamoukan, après quelques pas de là, entendez les voies confuses et étourdissantes de marchands et d'acheteurs. Il était arrivé au marché du pays, le lieu de la finesse et de la malice d'après l'expression du vieillard subtil, moussanté. Effectivement, en ce lieu, le plus fin, le plus heureux, le plus injuste est toujours le plus achalandé.

Toutes ces réflexions frappèrent d'admiration le sage Magamoukan et lui donna la plus idée (sic) de Ncothie, ainsi que la plus profonde vénération pour lui.

Les noirs du Caïor racontent qu'une des filles de Ncothie Barma avait deux amants, l'un de noble condition, l'autre de basse extraction. Les parents ne s'accordaient pas sur le choix d'un des deux : Le père était pour le premier, la mère préférait le dernier malgré sa servilité.

Pour faire valoir ses motifs, pour donner aussi sans doute une leçon de haute expérience, Ncothie ordonna à sa femme de prendre un filet de chair et un os quelconque, puis de les enterrer également ce qui fut exécuté exactement. Au bout d'un certain laps de temps, il ordonna de nouveau à sa femme de les déterrer, or on trouva la chair réduite en poussière et l'os dans son premier état, sans aucune altération. Cette circonstance fournit à Ncothie la favorable occasion d'établir ce principe savoir qu'il ne faut jamais avilir sa noblesse, que la justice, la fidélité, la bravoure, la générosité, la magnanimité qui sont les véritables traits de la pure noblesse, sont des caractères étrangers à l'esclavage honteux et chargé de chaînes. Qu'il y a par conséquent, plus à espérer d'une condition noble que d'un esclave aux bas sentiments, à l'âme circonscrite et farouche véritable réalité de la chair vive, qui se corrompt bientôt dès qu'elle ne fait plus corps avec l'économie générale du système animal.

/p. 7/ La noblesse dit Ncothie a des idées fixes, idées pour lesquelles on meurt, idées que l'on lègue de génération en génération à ses enfants. Il prouva dit-on ces principes à l'occasion de quelques textes (sic) dont le damel voulait l'imposition. Il s'opposa énergiquement aux volontés du roi pour ce qui

concerne sa famille, produisit ses titres et montra un caractère digne d'éloge et d'admiration.

Ncothie Barma avait réservé, avec intention sur la tête de son enfant, quatre touffes de cheveux, contre l'usage en vigueur à cette époque. Chacune de ces touffes signifiait une vérité morale connue de lui seul et de sa femme. Celle-ci avait un fils de premier lit.

Le roi damel piqué par la singularité du fait, voulut longtemps savoir le secret de ces touffes, sans jamais y réussir. Il eut recours à la ruse : Il fit venir en sa présence la femme de Ncothie et à force présents, parvint à lui extorquer le mystère si curieusement cherché depuis tant de temps

La première touffe signifiait qu'un roi n'est ni parent, ni ami, ni protecteur sous l'influence de son autorité. La seconde : que l'enfant d'un premier lit n'a point les sentiments d'un véritable fils, qu'il est comparable à une armée en embuscade. La troisième : qu'il faut aimer sa femme sans lui donner jamais toute sa confiance. La quatrième : qu'un vieillard est toujours nécessaire dans un pays...

Le roi irrité, sans doute, de ce qu'il se permettait de qualifier ainsi les souverains, donna ordre qu'on le saisisse et qu'on le conduisit à la mort. Pendant qu'on l'amenait au supplice, un vieillard d'un grand crédit auprès du roi par sa sagesse et sa prudence, poussé par l'intérêt du bien général, alla trouver le monarque et lui conseilla facilement que la mort d'un tel que celui qui allait périr, était à raison de son grand esprit, une immense perte pour le pays et surtout pour le gouvernement qui pouvait avoir besoin de ses conseils en circonstance extrême.

Durant l'audience du vieillard, Ncothie pensait moins à la mort qu'à de déchirantes considérations qui l'accablaient. Son fils adoptif s'apercevant qu'il lui manquait une paire de pagnes blancs qui lui appartenaient en propre, et présumant que son père adoptif s'en était probablement revêtu, envoya l'en dépeigner de peur qu'elles ne soient tachées de sang. Mais le roi convaincu par le vieillard compatissant, révoqua l'ordre de mort qu'il avait donné et Ncothie fut ramené devant lui. Interrogé sur l'idée singulière qu'il avait eue d'agir comme il avait fait, il répondit que c'était avec juste raison et en donna la preuve :

/p. 8/ N'est-il pas vrai sire, dit-il, que vous et ceux de votre autorité ne soyez plus ni parent, ni ami, ni protecteur sous l'influence de l'autorité absolue ? puisque pour un secret que je vous ai fait et que j'ai eu le désir de vous faire, vous m'avez condamné à mort, sans écouter la voix des services que je vous ai rendus et l'amitié constante qui nous a liés depuis notre jeune âge ?

N'est-il pas vrai qu'il faut aimer sa femme et pourtant ne lui jamais donner toute sa confiance ! puisque ma femme que je n'avais rendu dépositaire de mon secret que pour éprouver son cœur, l'a coupablement trahi par des présents toujours vils quelque magnifiques qu'ils soient, quand ils servent à l'infidélité ?

N'est-il pas vrai que l'enfant d'un premier lit n'est pas un véritable fils ; qu'il est comparable à une armée en embuscade puisqu'au moment qu'il aurait dû pleurer son père condamné à mourir, il ne pensait au contraire, qu'à le dépeigner d'habit dont il craignait la perte s'ils eussent été souillés de sang ?

Enfin sire ! n'est-il pas vrai qu'un vieillard est toujours nécessaire dans un pays ? puisque sans ce vieillard sage et prudent dont la gravité a su dominer vos passions fougueuses, je ne vivrais plus en ce moment, innocente victime de votre injuste colère ; car tous les jeunes hommes qui vous courtisent, qui forment votre conseil et qui flattent votre puissance pour avoir ses faveurs, avaient tous voté ma mort pour se débarrasser d'un système sévère et d'une règle de probité trop invariable pour la fougue de leur âge ?

Le roi, convaincu et contrit, l'embrassa les yeux mouillés de larmes, lui promit sa considération éternelle et lui tint parole. C'est peut-être, en cette circonstance que le gouvernement de Ndiamatil échut à sa postérité.

E P E P E

Dégal ndhigal al gnat, bail ndhigal al gnat

Ncothie disait qu'il fallait toujours suivre les conseils de sa mère, de son père et de son fils aîné ; qu'il ne fallait jamais suivre au contraire, les conseils de sa femme, de son griot (bouffon) et de son esclave, sous un certain rapport.

D'après la singulière Philosophie de Ncothie la raison du premier avis est que le père, la mère et le fils aîné d'un individu quelconque sont unis d'esprit et de corps avec lui et sont animés des mêmes intérêts, ceux là pour le bien de leur fils, celui-ci pour le bien de son père et de sa mère, qu'ainsi la génération et tant d'autres nobles sentiments inspirent leurs conseils réciproques de sincérité et de désintéressement. Que jamais de viles considérations d'économie dé- /p. 9/ placée, ne vienne fermer leurs cœurs, quand il s'agit d'honneur, de dévouement et de gloire. De sorte que ces trois sortes de personnes sont véritablement, les conseillers naturels de l'homme qui ne veut point s'égarer dans les sentiers qui mènent hors de la probité et de l'honneur.

La raison du dernier avis est que la femme, le griot et l'esclave d'un homme quelconque, intéressés sur son bien, se laisseraient guider dans le conseil, par les exclusives impressions de l'envie et de la jalousie qui ne comportent aucune générosité, mais l'avidité de posséder.

Note :~

On trouvera peut-être, dans ce passage quelque chose qui ressemble aux énigmes de Salomon dans le 30^e chap. du livre des proverbes où il dit que la terre est troublée par trois sortes d'événements, mais qu'il en est un quatrième qui n'est tenable d'aucune manière. Les trois premiers événements existent 1° quand un esclave est parvenu au trône. 2° quand c'est un insensé rassasié de pain, qui gouverne. 3° quand une femme méprisable a été prise en pariage. 4° lorsqu'une servante devient l'héritière de sa maîtresse :

Per tria movetur terra et quartum non potest sustinere : Per servum cum regnaverit, Per stultum cum saturatus fuerit cibo, Per odiosam mulierem cum in matrimonio fuerit assumpta, et Per ancillam cum fuerit hoeres dominé suae.

Xarit bon là, bagne gnat ac gnanent !

Mafal fils aîné de Ncothie avait sept amis. Son père lui disait constamment, qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul véritable ami de tous ceux qu'il appelait de ce nom. Opiniâtre dans son sentiment, Mafal contredisait son père et ne voulait jamais croire à sa parole.

Fatigué de la persistance de son fils dans l'appréciation de ses amis, Ncothie, un jour, lui donna cet avis dont la pratique lui fit sentir peu de temps après, toute la sagesse et la profonde expérience des conseils de son père : Mon fils, lui dit-il, feignez un malheur quelconque celui ci par exemple, d'avoir assassiné par vengeance, le fils du roi, puis, à minuit, à l'heure du repos, allez, comme hors de vous même haletant et tremblant, invoquer le secours de vos amis. Ceux qui vous aimeront, partageront assurément votre infortune, tandis que les autres vous abandonneront. De cette manière vous saurez positivement, combien vous possédez d'amis véritables.

/p. 10/ Certain de son fait, le soir même, Mafal se couvrit de ses précieux grisgris, s'arma de son poignard et de sa lance, et sous cet appareil guerrier, il alla trouver les uns après les autres, tous ses amis.

Le premier à la porte duquel il frappa, dormait avec son épouse, tranquilles et paisibles tous deux, bercés par les songes gracieux de bonheur. A la voix de son ami, il s'éveilla en sursaut : quoi ! qu'est-ce Mafal ! ami ! mon étoile est funeste ! Elle devait être rouge quand je naquis ! car, irrité par la vengeance, j'ai tué le fils du roi, et maintenant je ne sais quel parti prendre - Toi Mafal ! toi l'assassin du prince ! fuis malheureux ! lui dit-il si tu rencontres la forêt caches toi dans la profondeur impénétrable ; si tu trouves une caverne profonde serait-elle un repaire couvre-toi de ses ténèbres effrayantes, oh Dieu ! Toi Mafal, toi l'assassin du prince ! fuis malheureux, fuis loin des hommes qui

te chercheront partout pour venger le sang des rois ; fuis malheureux ! fuis loin du soleil qui trahirait ton existence ; méfies-toi de la lune dont la clarté mélancolique favorise tous les secrets ; méfies-toi ! que les étoiles mêmes ne luisent jamais sur le lieu tutélaire auquel tu confieras ton salut ; fuis malheureux, fuis ! et il ferma sa demeure tout tremblant déjà d'avoir été remarqué.

Le second et les quatre autres lui donnèrent à peu près les mêmes avis et se comportèrent de la même manière.

Mais le dernier, celui qui paraissait le moins ardent de tous se montra bien différemment. Il venait de se marier le jour même, et fatigué de la noce, rêvant la félicité, il venait de se reposer sur le lit nuptial, hélas ! dont il ne devait point goûter l'enchantement. C'est à cet instant, en effet, qu'il entendit frapper à la porte de sa demeure et une voix familière qui l'implorait. L'asile s'ouvre à la plainte de l'infortuné : o Dieu ! c'est Mafal, c'est son seul ami, son ami chéri ! Il l'interroge et déjà comprenant tout sans réponse (car la véritable amitié est sensible et intelligente) il s'approche de ses armes tandis que Mafal, de son côté, profondément touché, lui expose son prétendu malheur avec une feinte admirable. Il reprit Hé bien, mon ami ! je suis à toi, à tout jusqu'à la mort ! Il se couvrit de ses armes et de ses gris gris, invoqua le prophète de Médine et se tournant avec résolution vers sa bien aimée pleurante et désolée sur le point d'être si heureuse : va, lui dit-il, dans la case de ta mère et sois libre à l'instant. Dieu est bon, il est clément et miséricordieux ! si un jour tu trouves un jeune homme dont l'amour m'efface dans ton cœur, fumes avec lui le calumet /p. 11/ d'union et d'amitié que je brise en ce moment pour te rendre libre et maîtresse de ta volonté dès l'instant !- il dit et ils partirent tous les deux.

Silencieux et rêveurs, ils marchèrent plusieurs jours vers le couchant. Ils ne se disaient rien l'un à l'autre. Sans doute Mafal était dominé par le poids de sa première expérience des hommes dont la connaissance est la plus difficile et cependant la plus utile, tandis que son ami suivait les impressions de son cœur qui le pénétrait doucement de ces vagues sentiments d'un bonheur ineffable, qui naissent du sacrifice et de la sincère générosité. Enfin Mafal, comme s'il s'éveillait d'un long sommeil, prit la main à son ami, la serra tendrement et l'invite à s'asseoir pour prendre un peu de repos.

Il y avait en ce lieu, quelques arbres dont le feuillage touffu verdoyait de loin en loin dans la solitude et formait un coup d'œil ravissant. Ils s'assirent sous un de ces arbres hospitaliers. C'était vers le soir. Le soleil couchant pourtrait tout le désert. La fraîcheur du soir commençait à se faire sentir portée sur les ailes de la brise du nord. Ils fumèrent et prisèrent à l'aise et longtemps, chacun dans ses rêveries profondes, lorsque Mafal reprit : Mon ami, après tout, pourquoi fuir ? n'est-ce pas une honte que de quitter sa patrie, et ses affections domestiques pour la seule crainte de la mort ? Oui ! retournons sur nos pas et s'il faut périr au moins nous périrons avec gloire, et notre tombeau sera creusé sur la terre de nos pères ! Cette allocution naïve plut à son compagnon : ils se levèrent et partirent. Quelques jours après, le vieux Ncothie qui commençait à s'inquiéter de la longue absence de son fils, accueillait joyeux et ravi, les deux hères dans sa demeure. Combien son fils l'embrassa de reconnaissance et d'amour : Mon père lui dit-il en essayant (sic) quelques larmes d'attendrissement, celui-ci aussi est ton fils, car de tous mes amis lui seul a voulu partager mon malheur et mourir avec moi ! Le vieillard heureux les embrassa l'un et l'autre et lui dit : désormais, ne doutez jamais de la sagesse des vieillards ; ainsi donc il ne peut y avoir qu'un seul véritable ami quel que soit le nombre qu'on en possède.

Guàrab gou dou tabal dom dou amé yon

Miyesa-tenda était un damel qui par son arrogance et sa fierté tenait tous ses sujets loin de lui. On le craignait et on le méprisait. Un jour, il voulut faire la guerre au Lambaye, roi de Baol et ou Tigne /p. 12/ roi de Sin, mais aucun guerrier ne se leva à son appel ; ses menaces et sa colère furent vaines. Il appela auprès de lui le vieux Ncothie pour le consulter. Celui-ci pour tout avis lui dit : qu'un arbre sans fruit n'avait jamais de sentiers ! pour lui faire entendre que c'est la popularité et l'amour de ses sujets qui rendent un roi cher et précieux à son peuple et que pour un tel roi on sera toujours disposé non seulement pour prendre les armes mais à mourir, résolution, qui rend une armée formidable et victorieuse, tandis qu'un roi inaccessible à ses sujets par l'orgueil et par la fierté ne peut s'attendre à rien de mieux qu'à être abandonné à lui-même, en temps malheureux puisque son peuple qui le méprise ne demande que d'en être délivré. On dit que cette leçon lui servit et qu'il devint généreux et

bon roi.

Le développement de cette leçon de sagesse africaine, sortie de la bouche d'un philosophe noir, dans un pays encore sauvage se trouve cependant dans le Télémaque de Fénelon en plusieurs endroits (je ne vais citer ici que deux portraits qui disent vivement combien le texte de Ncothie est vrai et éminemment politique). Rapprochement frappant de deux extrémités que l'on jugerait incompatibles si l'on ne savait d'ailleurs que le génie parle toujours le même langage et pense que la même pensée et qu'il est le même partout, chez le bossu informe comme chez la plus belle physionomie, chez le sauvage et le barbare comme chez l'homme poli, et civilisé, chez le cygne de Cambrai comme chez le Laman de Ndiamatil.

E P E P E

Portrait de Pygmalion, roi de Cayor

Pygmalion n'est plus ; les justes Dieux en ont délivré la terre comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait se fier à lui, les bons se contentaient de gémir et de fuir, ses cruautés sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal ; les méchants croyaient ne pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne.

Portrait de Baléazar

Il a commencé son règne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire reflourir le commerce qui languissait tous les jours de plus en plus.

Il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paraît le meilleur. Il est aimé des peuples : en possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avait amassé par son avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de biens, s'il se trouvait dans une pressante nécessité : ainsi ce qu'il leur laisse est /p. 13/ plus à lui que s'il le leur ôtait. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie, car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui.

Gna dan gnou ndiek diéxeu gnou gna dan mayé diék a diéj !

Damel à la tête de ses esclaves était venu se jeter sur Ndate gros village de son royaume, et enlever tous les troupeaux qui appartenaient à cette habitation. Les habitants demandèrent grâce pour vie et ne l'obtiennent point : ils passèrent tous au tranchant du poignard pour assouvir la colère du roi irrité de la défensive que l'on avait prise contre son attaque inattendue.

Ncothie n'avait eu aucun avis des intentions du roi. Venant à passer dit-on près d'un mort que l'on allait ensevelir, il arrêta le convoi et s'adressant au défunt : va dire à nos ancêtres qu'aujourd'hui la mort est préférable à la vie ! va dire à nos aïeux que de leur temps le commandement était entre les mains des hommes libres connaissant l'honnêteté et le devoir, qu'ils sont heureux de jouir du repos de la tombe ; car ce sont les esclaves qui commandent aujourd'hui, les esclaves qui exécutent les injustes volontés de leurs maîtres pour avoir de misérables faveurs ! va leur dire qu'il est encore ici des âmes qui désirent le bien-être de l'humanité, qu'il n'en existe plus de celles qui y travaillaient efficacement autrefois ayant à leur portée tous les moyens de le faire comme les rois et les princes. Ainsi parla Ncothie. Le roi fut informé de cette conduite, et comprit même qu'elle renfermait une leçon et mordante, cependant il ne lui fit rien.

Sopal sa diabar té bou co wolou

Quand Ncothie dictait cette maxime au Damel, le roi incrédule lui répondit que quand à lui même il aimait sa femme et avait la plus pleine confiance en elle. Sur cette réplique le moraliste avisé imagina l'expédient qui suit :

Prenez un pot de terre dit-il au roi, couvrez en l'ouverture avec soin, affectez un profond mystère, puis, le confiant à votre femme, dites-lui : ce vase est un précieux dépôt ; il enferme ma vie. Placez-le n'importe où la mesure de votre amitié vous conseillera de /p. 14/ le garder ; mais sachez que je dois mourir le jour où pour quelque cause que ce soit, l'ouverture en sera découverte ou le vase cassé, ou le secret de mon existence dévoilé ! après cette marque de confiance, trouvez le moyen d'exciter sa susceptibilité dans quelque querelles et vous saurez jusqu'à quel degré il faut se confier à sa femme !

Le roi curieux essaya et, malheureusement réussit suivant la maxime de Ncothie :

D'abord sa femme heureuse et ravie de tant d'épanchement heureux qu'aimeraient chaque jour et chaque instant, avait enfoui le vase si précieux pour l'abriter de tout contact et de tout danger. Elle aimait à persuader à son royal époux qu'il vivrait long temps, puisque sa vie était sous sa garde et qu'aucun autre qu'elle seule ne saurait jamais le sanctuaire mystérieux de cette existence si chère. Le roi de son côté satisfait et content en apparence, comblait de caresses sa femme et l'enrichissait d'honneur et de richesses. Sans doute que cette heureuse harmonie se serait longtemps soutenue tant que les mêmes dispositions se seraient conservées de part et d'autre ; mais enfin, le roi prit le revers du tableau :

Il accepta pour deuxième femme une princesse jeune et belle qui sembla faire oublier au roi toutes ses autres affections : Le roi l'aimait tendrement et quand elle était à sa présence c'était pour son époux le plus puissant bonheur que de la contempler et de l'admirer au jour entier. C'en fut assez, la reine irritée et brûlant de rage se souvint du dépôt précieux dont elle seule avait le secret et la garde : elle sourit un instant d'un sinistre plaisir, et comme si une volonté subite avait commandé à tout son être, elle alla retirer le vase de vie, frissonna de la grandeur de sa vengeance, et l'écrasa contre terre en narguant sa victime.

Le roi informé de ce fait horrible appela dit-on Ncothie auprès de lui et dit en lui serrant la main : vous êtes véritablement sage et votre maxime est vraie !

Magat mat nà bai thim rev

Damel avait ordonné dans tout son royaume, l'extermination complète des vieillards : il préférait disait-il la sagesse des jeunes gens à celle des vieillards et ne voulait plus voir aucun de ces derniers en sa présence, nulle part, dans son royaume. Ncothie seul échappa à la destruction et se cacha en un lieu inaccessible et sûr. Or le conseil et la cour du roi ne se composant alors que de jeunes gens, /p. 15/ ceux-ci, jaloux de rendre service au monarque avisèrent enfantinement au moyen de le rendre invisible pour agrandir sa majesté sans doute, et pour rendre son autorité royale plus sacrée. A cette fin, on prétend qu'ils égorgèrent un taureau dont la peau humide encore, servit d'habit et de masque au roi. Mais, la peau ayant séché sur le corps de Damel, le suffoquait cruellement. Bientôt on craignit sa perte et on s'assembla alors pour trouver le moyen de le dépouiller de la peau qui l'obsédait, car le malheureux monarque pleurait et gémissait douloureusement, parfois même, il invoquait la mort.

Les uns furent d'avis qu'avec des haches, il fallait faire tomber la peau ; mais elle était devenue si inhérente à celle du monarque qu'il était impossible d'employer la hache sans détruire sa personne. Les autres pensèrent qu'il fallait l'exposer au feu pour la consumer ; mais il y avait à craindre aussi que le roi ne participât à la consommation. Ainsi donc, la jeunesse inconsidérée était prise dans son propre jugement et pour parler vulgairement, dans ses propres filets. En effet, toute sa prudence et sa sagesse ne pouvait conduire qu'à une mort effrayante et certaine. Le roi s'en aperçut avec regret et commanda qu'on fit recherche d'un vieillard qui pût par son expérience le sauver de l'extrémité qui l'accablait.

Alors le vieux Ncothie sortit de sa retraite ignorée, vint se présenter au roi et diféra à ses désirs : il le fit charger sur un chameau et le fit conduire jusqu'à la mer. Là il plongea le roi infirme dans les flots pendant toute une journée, ce qui ramollit entièrement toute la peau étrangère qui le faisait tant souffrir, de sorte qu'on pût l'arracher sans peine et presque sans douleur, ainsi, le roi fut enfin sauvé et quelques jours après, totalement guéri.

Comme il en témoignait sa reconnaissance à Ncothie Barma, celui-ci, estimant la vérité et la justice avant tout, lui reprocha l'injustice de sa rigueur envers les vieillards de son royaume et lui fit comprendre que la sagesse et l'expérience ne pouvaient appartenir à un âge fougueux et léger tel que l'adolescence, et qu'en tout pays, il était nécessaire d'avoir des vieillards vertueux qui partagent la charge pénible et difficile de l'administration royale, par leurs sages conseils.

On dit que dès cette circonstance, le Damel avisé et reconnaissant, ne cessa jamais de le consulter.

Gan sou dické silmaxa la, sou dé gnoubi guéval là

Dhior-dhieng était une fille non pareille en beauté quoique d'un père difforme et nain le moraliste bossu du Cayor. Les princes /p. 16/ du royaume et ceux des contrées d'alentour se disputèrent sa main, jaloux chacun de posséder une créature aussi parfaite et aussi ravissante. Celle-ci d'une réserve sans égale, profitait admirablement de son empire ; elle donnait des espérances à tous et n'accordait ses faveurs à aucun. Les amants étaient embarrassés en sa présence. Cette timidité de l'amour qui effemine pour un moment la même. Physionomie de l'homme par une irrésistible influence dont le secret est un mystère de la nature, cette timidité la charmait intérieurement d'autant plus que pendant son absence, elle savait combien chacun se flattait de son regard, de son sourire, de ses attentions particulières, et les publiait si indiscrètement comme un triomphe heureux. Qui ne sait que sur le domaine de l'amour c'est la femme qui règne ? il en est de même sous les ardeurs des tropiques ainsi que sous les frimas des pôles. Dhior-dhieng instruite à l'école caustique de son père savait très bien cette vérité et portait noblement le sceptre de sa beauté de femme et de jeune fille toute belle.

Un jour son père était au Dhiaka à l'heure de la prière du soir, des princes arrivèrent dans la maison et n'y trouvant pas le maître, envoyèrent la belle jeune fille avertir son père. Dhior-dhieng, abordant son vieux père lui dit que des aveugles l'attendaient chez lui. Celui-ci pour satisfaire à l'hospitalité si religieusement prescrite dans le Coran vint à toute hâte accueillir ses hôtes. Mais quel étonnement lorsqu'il trouva au lieu de voyageurs aveugles qu'on lui avait annoncés, des princes du royaume. Ma fille est donc folle dût-il se dire à lui-même et cependant il dissimula.

Les princes furent accueillis par le vieux Ncothie avec la plus exquise politesse. Ils passèrent la nuit à Ndiamatil, heureux de partager le même toit qui abritait de l'intempérie des airs, la Pénélope africaine. Bien avant dans la nuit, sa gracieuse conversation fit le charme de la compagnie. Assise au milieu de ses esclaves aux brillantes figures d'ébène qu'éclipsait la sienne, elle chanta les exploits glorieux de ses ancêtres : mille façons délicieuses accompagnaient sa voix : tantôt son accent était triste et monotone comme la voix mélancolique de l'oiseau bleu, oiseau sacré dont la vie protège le toit qu'il habite et porte malheur à celui qui attende à son existence, tantôt il affectait le son mystérieux et magique d'un écho lointain comme la voix des pélicans du désert. Oh qu'elle était belle Dhior dhieng quand ses accents saccadés comme le tambour du bambara se mêlaient aux claquements des mains que mesuraient en même temps que la cadence, les battements de son cœur épanoui ! Elle dansa aussi oh qu'elle était ravissante, Dhior dhieng quand elle dansait ! elle était si agile et si légère qu'en retombant sur la pe- /p. 17/ louse, ses pieds rapides n'auraient pu ralentir le cours élastique d'une île flottante que l'inondation entraîne. Ses tours de reins bruyants frissonnaient dans ses ébats comme la robe de soie de la blanche européenne. Elle était unique ! elle seule dit-on, pouvait passer le soir, sous le grand boabab du village car les génies l'aimaient autant que les hommes. Le jour, quand elle souriait sans gêne, l'éclatante ivoire de sa magnifique denture brillait entre le corail de ses lèvres comme les premières étoiles de la nuit qui saluent de leur clarté scintillante les rayons vermeils du couchant. Enfin elle voulut s'endormir, et chacun charmé, saisi, désespéré s'endormit aussi rêvant bonheur et félicité dans l'avenir.

Le lendemain, voulant repartir, les amants envoyèrent de nouveau la belle Dhior dhieng prendre congé de son père pour eux. Elle courut et cette fois dit à son vieux père que des griots lui faisaient leurs adieux. Ncothie pensant à de nouveaux étrangers et voulant traiter aussi ces derniers suivant le précepte du prophète, courut à sa demeure et fut on ne peut plus désappointé d'y retrouver les mêmes hôtes que la veille. Il appela sa fille et lui dit avec un ton de réprimande, qu'est-ce que cela ma fille ? ne m'avez-vous pas dit jadis, mon père, que l'étranger pour son embarras, était un véritable aveugle quand il arrivait quelque part et un griot quand il repartait de là, à cause de l'indiscrétion des éloges qu'il donne publiquement à ceux qui exercent l'hospitalité à son égard. Le vieillard sourit de la naïveté

de sa fille, l'embrassa tendrement en lui disant avec une sorte d'orgueil : toi seule peut surprendre ton père !

/p. I/ Nous joignons ici le texte du deuxième document, intitulé "Gris-Gris", dont la publication était annoncée dans l'introduction des deux autres documents (Chants wolof et La sagesse de Ncothie Barma).

La mention initiale signale que les documents ont été "fournis par Mr Bocandé à son 2^{ème} voyage en 1854" ; elle permet d'attribuer la paternité de ce texte à Bocandé, mais ne donne pas de précisions sur la manière dont les renseignements ont été recueillis.

Le commentaire qui doit accompagner ce document lors de sa publication proposera une analyse des données du texte et soulignera son intérêt ethnographique pour la connaissance des croyances religieuses wolof vers le milieu du XIX^e siècle.

/p. 1/

Documents fournis par Mr Bocandé à son 2^{ème} voyage en 1854

Les noirs donnent le nom de gris-gris à l'ensemble d'une foule (d') innombrables amulettes qu'ils portent sur eux comme un préservatif infailible et auxquelles ils ont une foi superstitieuse invincible. En étudiant cet article on s'étonne de la profonde crédulité des noirs en reconnaissant avec satisfaction la réalité de la crainte chez l'homme, chez l'homme dont l'influence a (inventé) les Dieux du paganisme — *primus in orbem deos fecit timor* — Ces peuples non civilisés portent le caractère d'enfance véritable et pourrait justement être appelés des peuples d'enfants. En effet, leurs intelligence (arriérée) aux profondes considérations de la pure et sérieuse vérité, se trouve mieux à l'aise sur le domaine enchanteur de l'imagination et du cœur d'où naissent les craintes, que sous les lois rigoureuses et sévères de la vérité positive de la réalité qui les contraindrait trop, les fatiguerait, les mènerait à ruiner ce système grossier de vie nonchalante et irréfléchie qui consume toute leur existence en amusement et en d'autres enfantillages.

Le sentiment de la crainte réveille naturellement celui de la conservation et produit l'idée de la protection d'une force supérieure, mais cette protection doit être implorée (pour être) acquise. Comment ? Par des sacrifices ? par des breuvages ? par des talismans ? Tous ces expédients divers ont été mis en vigueur par des peuples crédules et barbares qui ne sont plus. Les noirs au contraire comme les orientaux se sont confiés aux amulettes et en ont fait leur parure. Le guerrier qui va affronter la mort en poids égal a des armes suivant sa qualité, l'étranger qui voyage s'en occupe plus que de ses provisions de route, le commerçant s'en sert pour assurer la marchandise de son gain, le petit y trouve le moyen de s'abriter contre le fort, enfin tous les états et toutes les positions y trouvent les avantages imaginaires du temps et de l'éternité. Le bonheur et le malheur de la vie humaine s'expliquent pour eux par les gris-gris, l'invulnérabilité, la longue vie, les richesses, la bonne fortune, la bien venue sont autant d'effets merveilleux (du) système et cette croyance est vive, elle leur suffit. Celui qui rencontre le malheur qu'il devait mépriser en croit plutôt à des dispositions mauvaises qu'à la vertu (identique) fausse du gris-gris. Celui qui trouve le bonheur d'applaudir et tandis que sa raison impuissante crie sans être entendu *post hoc ergo propter hoc* (insinué) par son imagination, il publie que son amulette est merveilleusement /p. 2/ effective. De cette conviction dérive une confiance sans borne pour les marabouts dont le ministère sacerdotal n'implore jamais en vain la miséricorde ou la fureur du ciel, le bonheur ou le malheur, la vie ou la mort et dont la puissance est incontestée à raison de leur savoir ou pour mieux dire de leur finesse.

Portraits d'Irim m'banik à la guerre et d'un marabout en consultation.

Gris-gris - Nomenclature

Les gris-gris sont de plusieurs sortes = les térés, les bedhiègne ou cornes, les lares, les n'dombos, les galans et les jala suivant les différentes croyances qu'on y attache.

Térés

Ce mot veut dire livre, lettre : les gris-gris qui portent ce nom sont ordinairement des morceaux de papiers sur lesquels le marabout a copié ou (est censé) avoir copié un passage du Coran préalablement (entériné) le livre par excellence des Mahométans. Lequel papier est ensuite plié carrément en 2 ou 3 ou 4 et cousu dans une étoffe quelconque ou dans une peau avec un cordon pour le transporter au cou ou toute autre partie du corps. Il en existe pour tous les besoins et de toutes les vertus. La principale influence du mahométisme repose sur ce point et produit le fatalisme qui est l'âme de cette religion.

Les principaux *térés* sont :

- le *valoumag* - (Défense de l'adulte) qui rend par sa vertu, le monde entier impuissant contre un seul.
- *d'hiarveni* - Il est toujours recouvert d'une peau noire. Dont la vertu préservative opère durant toute la vie et s'étend jusqu'à l'éternité. Les vieillards seuls le portent sur la poitrine. Il est de forme carrée sans ornements de figure à peu près le pectoral du grand prêtre des juifs sur lequel était écrit le nom du Dieu vivant. Celui qui en est revêtu renonce par le fait à la femme et à tous les autres plaisirs dont l'excès est le caractère. Il vivait à l'écart et semblent alors pour la 1^{ère} fois seulement vouloir sincèrement se donner à Dieu. Il est rare qu'un jeune homme porte ce gris gris. La jeunesse l'abhorre ; c'est celui de l'âge glacé de la nature impuissante et fatiguée, rebut de la passion qui se voue alors à Dieu n'ayant plus d'activité pour servir la chair. Cependant on porte la plus profonde vénération à ceux qui ont le *d'hiarveni*, l'abnégation forcée dans laquelle ils paraissent exercer le sacrifice pénible de la vie religieuse leur donne une grande influence, on les appelle les hommes de Dieu et leurs paroles, les paroles de Dieu. On va les trouver comme /p. 3/ jadis en Israël on cherchait les prophètes pour toutes sortes de nécessité.
- *Tazboumalik* - forme carrée, recouverte d'étoffe avec ornement dont la vertu préserve du feu et de toute arme offensive. Il se porte suspendu au cou sur la poitrine comme le *d'hiarveni*. Le guerrier s'en revêt en invoquant le prophète et il part certain de la victoire.
- *Ndelet* - Rend aussi invulnérable.
- *Nangsi* - Sa vertu est de produire le bonheur parfait. Les noirs profondément adonnés aux sens comprennent peu le véritable bonheur qui consiste dans la satisfaction complète des désirs de l'âme du moins ils n'en ont que quelques lueurs (décidées). Pour eux ils se trouvent parfaitement heureux de ne manquer du rien de ce qui fait la vie animale et pleinement satisfaits de la providence qui les assiste dans la case comme dans les solitudes par lesquelles ils voyagent, pourvu qu'ils puissent manger, boire l'eau de la fontaine, trouver un abri à l'heure du repos, couvrir à peu près leurs corps et rencontrer l'hospitalité dans le village. C'est tout, c'est le bonheur parfait. Aussi il n'est pas un noir qui ne porte le *nangsi*. L'heureuse crédulité que de se croire maître et possesseur du bonheur parfait sur la terre. En observant les illusions enfantines des peuples barbares on est tenté de maudire la condition d'homme civilisé dont les désirs sont si multipliés et les illusions remplacées par la réalité qui fatigue loin de faire de la vie un (instant fugitif) mais heureux.
- *Tess* - Produit le bonheur en cas opportun.
- *Dawul ngnor* - Contre mille fusils.

Cornes ou térés improprement dits

Les cornes sont comptées au rang des *térés* parce qu'ordinairement elles renferment comme la première un passage copié du Coran. Elles (se portent) sur la tête et sur les côtés.

Voici les principaux :

- le *Tankangned'hie* - Corne qui s'attache aux reins. C'est un boubou préservatif, qui donne par sa vertu toutes sortes de richesses. Le singulier est que les noirs soient si peu riches et qu'ayant toujours (recouves) une foi vive au Boubou. La raison de ce fait est que les noirs (si peu) ne raisonnent pas leur religion et que la crainte des choses non comprises donne libre cours dans leur cœur et sur leur intelligence à toute sorte d'influence. Je demandais un jour à un noir comment il pouvait croire à une vertu qui effectivement ne produisait et n'avait jamais rien produit de ce qu'il espérait ? Dieu /p. 4/ fait que c'est bon me répondit-il, je ne (peux) pas en tirer d'autres motifs.

- *Vaxaloumgaye* - Préservatif de tout fer pointu. Pour donner preuve de son invulnérabilité, un noir saisira son poignard pour s'en frapper le ventre persuadé qu'une vertu puissante le protège. Si comme les exemples en sont nombreux il se blesse, loin de perdre confiance, chose étonnante, il dira que c'est un malheur, que le gris gris a été mal fait et pour en corriger le vice il ira trouver le même marabout, l'intéresse et le conjures de mieux faire descendre sur la terre la volonté d'en haut.

- *Abgoulali*
- *Santiaxar*
- *Santhiekel*

même propriété que la précédente.

Lares sont tous des préservatifs en général, les *térés* ont de plus que les *lares* la vertu de produire le bonheur.

- Le *nguin* - Préservatif contre les sorciers. Les noirs croient que les sorciers par le simple vouloir peuvent ravir la vie à quelqu'un. Ils appellent de ce nom plusieurs d'entre eux qu'ils évitent et fuient surtout la nuit comme si leur puissance était plus forte à cette heure. D'où vient cette croyance ? par quelle voie certaines personnes se sont-elles faite cette réputation de puissance supérieure ? Je n'ai pas encore pu me l'expliquer autrement que par le principe déjà posé *post hoc ergo propter hoc*. Observation que la crainte et la crédulité ont partout accredité même dans les pays civilisés.

- *Siticong* - Ce gris gris est la forme allongée comme tous les *lares*. Les guerriers l'attachent à leurs fusils afin de les mettre à l'abri du feu ennemi et de ne manquer jamais leurs coups. Il suivrait de cette croyance que deux guerriers également munis du *Siticong* seraient invulnérables et invincibles l'un à l'autre.

- *Combasaré* - *Larre* surmonté de trois *térés* adaptés à égale distance sur le milieu du *larre*. Il y en a pour femme et pour homme. Le 1^{er} protège la femme enceinte et occasionne la bonne couche, le second préserve l'homme des maladies vénériennes. Le gris-gris se suspend au cou et derrière le dos.

- *Marambambaxa* - Le *larre* s'attache au dessus de l'épaule et préserve le cavalier et son cheval du côté où il est attaché.

- *Bourir* - *Larre* à sonnette, on l'attache à l'épaule et préserve le cavalier de tout ou au cou, il porte malheur aux malveillants de ceux qui le portent.

- *Ndère* - *Larre* dont la propriété est de faire trouver les coupables ; le marabout consulté sur (un) vol, un assassinat ou un empoisonnement /p. 5/ livre argent comptant, ce gris-gris avec lequel à un terme indéfini, on doit trouver le coupable si quelquefois ils précisent c'est qu'ils sont quelque chose dans le fait et par conséquent complices.

- *Gnèm* - *Larre* qui s'attache au coude. Préservatif contre tout mal.

Galan

Les *Galan* ont une forme allongée gros par le milieu, on donne ce nom à toute sorte de racine recouverte dans une étoffe ou dans une peau auxquelles le marabout insinue une vertu salutaire par la

prière et d'autres moyens qui lui sont propres voici les arbres dont les racines sont consacrées à une amulette et les paroles insignifiantes du Coran qui les accompagnent d'ordinaire, suivant l'arbitraire du marabout car un seul de ces mots sans relation ; ça et là choisis dans différentes sourates du Coran et destinés à féconder les racines qu'elles (suivent) d'une puissante vertu.

E P E P E